



Horaires: Mercredi et Jeudi à 19h
Jeudi 15/10: Rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation
Durée: 3h30 (avec entractes)

Théâtre Olympia

cdntours.fr

Distribution

De **Eugene O'Neill**
Traduction **Louis-Charles Sirjacq**
(L'Arche éditeur)

Adaptation, mise en scène
et scénographie **Gwenaël Morin**

Avec **Fabien Aïssa Busetta,**
Virginie Colemyn, Kady Duffy,
Julian Eggerick, Barbara Jung,
Grégoire Monsaingeon

Assistanat à la mise en scène
Canelle Breymayer
Lumières **Philippe Gladieux**
Régie générale **Loïc Even**

Direction de production, tournées
EPOC productions / Emmanuelle
Ossena, Charlotte Pesle Beal

Compagnie **Gwenaël Morin**
/ Théâtre Permanent

Eugene O'Neill

Eugene O'Neill (1888-1953) est un dramaturge américain, considéré comme l'un des plus grands auteurs de théâtre du XX^e siècle. Né à New York dans une famille d'acteurs irlandais, il grandit entre les tournées théâtrales de son père et les troubles familiaux. Ces expériences marqueront profondément son oeuvre.

Après des études interrompues et des années de vagabondage en mer, il commence à écrire des pièces influencées par le réalisme et le symbolisme européens. Ses premiers succès, tels que *Beyond the Horizon* (1920) et *Anna Christie* (1921), lui valent rapidement une reconnaissance à travers tous les États-Unis. O'Neill explore des thèmes sombres: la solitude, l'échec, la culpabilité et la quête de sens. Son style novateur mêle introspection psychologique et tragédie moderne. Parmi ses oeuvres majeures figurent *The Emperor Jones*, *Mourning Becomes Electra* et *Long Day's Journey into Night*, pièce autobiographique publiée après sa mort.

Lauréat de quatre prix Pulitzer et du prix Nobel de littérature (1936), O'Neill a profondément transformé le théâtre américain en y introduisant une profondeur humaine et tragique jusque-là rare.

Gwenaël Morin

Après une formation d'architecte au cours de laquelle il pratique le théâtre en amateur, Gwenaël Morin devient en 1996 assistant de Michel Raskine et réalise en parallèle ses premiers spectacles: *Fin aout*, *Pareil pas pareil*, *Stéréo*, *Théâtre normal...* À partir de 2004, il travaille régulièrement avec le plasticien Thomas Hirschhorn pour qui il mettra en scène notamment une adaptation du *Guillaume Tell* de Schiller. En 2009, en résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers, il fonde le Théâtre Permanent basé sur trois principes: jouer, répéter et transmettre au quotidien. Il monte plusieurs chefs d'oeuvres du grand répertoire *Lorenzaccio*, *Tartuffe*, *Bérénice*, *Hamlet*, *Antigone*, *Woyzeck*. En 2012, il crée *Antiteatre* au Théâtre de la Bastille à Paris, un ensemble de plusieurs pièces du répertoire de Rainer Werner Fassbinder. De 2013 à 2018, il dirige le Théâtre du Point du Jour à Lyon où il poursuit l'expérience du Théâtre Permanent en y associant d'autres artistes: Philippe Quesne, Nathalie Beasse, Yves-Noël Genod, Philippe Vincent, Le collectif X... Il y crée notamment *Les Molières de Vitez*, *Les Tragédies de Juillet*, *Re-Paradise*, *Macbeth* et *Othello*, *Georges Dandin*,

14 ▶ 15/10

Le deuil sied à Électre

Eugene O'Neill
Gwenaël Morin

Production Compagnie Gwenaël Morin
/ Théâtre Permanent

Coproduction Festival d'Avignon,
Bonlieu Scène Nationale d'Annecy,
tnba - Théâtre national de Bordeaux
en Aquitaine, Les Célestins-Théâtre
de Lyon, Théâtre Olympia - Centre
Dramatique National de Tours,
La Commune-CDN d'Aubervilliers,
Théâtre du Bois de l'Aune-Aix
en Provence

Avec le soutien de La Ménagerie
de Verre, Paris

La compagnie Gwenaël Morin /
Théâtre Permanent est conventionnée
par la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.

Résidences de création à la Ménagerie
de Verre Paris, à Bonlieu Annecy et au
Festival d'Avignon (Jardin de Mons-
Matson Jean Vilar)

Spectacle créé le 7 juillet 2026
au Festival d'Avignon.

Hernani, plusieurs versions d'*Andromaque*... En 2019, artiste associé au Théâtre Nanterre-Amandiers, il crée *Le Théâtre et son double* à partir de l'oeuvre d'Antonin Artaud.

En 2020, il monte *Andromaque à l'infini* présenté lors d'une semaine d'Arts en Avignon. En 2021 il présente au festival d'Automne à Paris le programme *Uneo uplusi eurstragé dies*, trois tragédies de Sophocle: *Ajax*, *Antigone* et *La mort d'Hérakles*. En 2023 il initie, à l'invitation de Tiago Rodrigues, *Démonter les remparts pour finir le pont*, un programme sur 4 ans avec le festival d'Avignon qu'il inaugure par *Le Songe* d'après Shakespeare (2023) viennent ensuite *Quichotte* d'après Cervantes (2024), puis *Les Perses* d'après Eschyle (2025) et *Le deuil sied à Electre* d'après Eugene O'Neill (2026).

Il est artiste associé à Bonlieu-Scène Nationale d'Annecy et au TnBA Théâtre National de Bordeaux en Aquitaine.

Entretien avec Gwenaël Morin

Comment avez-vous découvert *Le deuil sied à Électre* d'Eugene O'Neill ?

Je l'ai découvert en faisant des recherches autour du mythe d'Électre. J'avais le projet de mettre en scène la tragédie d'Électre dans les versions d'Eschyle, Sophocle et Euripide, car il se trouve que le mythe traverse les oeuvres de ces trois dramaturges. D'une certaine façon, je voulais les mettre en concurrence, étant entendu que ces auteurs se sont souvent retrouvés en situation de concours à leur époque, mais le projet a dérivé progressivement et m'a amené vers ce texte pour lequel j'ai eu un coup de foudre et – chose rare – j'ai décidé de m'y fier.

Qu'est-ce qui, dans l'oeuvre, a déclenché ce coup de foudre ?

Les conflits dans le cadre familial que la pièce met en scène. Il y a la mère, le père, le fils, la fille et l'amant de la fille, qui est aussi l'amant de la mère. J'aime la manière qu'a O'Neill d'écrire les rapports conflictuels entre ces personnages. Il se trouve que, depuis que je fais du théâtre, depuis mes premières expériences au lycée, ce qui m'a toujours plu, c'étaient ces

moments de crise que sont les scènes de conflit. Avec O’Neill, je suis comblé, car il y en a beaucoup. Ces scènes ont été ma porte d’entrée dans l’œuvre. Il s’agit d’une réécriture de l’Orestie avec le meurtre d’Agamemnon, la vengeance qui s’ensuit envers son épouse et son amant et l’invention de la justice. Il s’agit d’une trilogie avec *Retour (Homecoming)*, *Les Pourchassés (The Hunted)* et *Les Hantés (The Haunted)*. Le titre original de la pièce est *Mourning Becomes Electra* et j’aime la proximité anglaise du mot deuil (mourning) et du mot matin (morning) : c’est comme s’il y avait dans ce deuil la promesse d’une aube, d’une renaissance. Sans tomber dans une vision chrétienne qui justifierait la souffrance en la considérant comme une condition d’accès au paradis, le deuil est envisagé comme le seuil d’un monde à venir : il a une dimension transformatrice.

Pouvez-vous nous en dire plus sur l’univers dans lequel O’Neill situe sa transposition ?

Il transpose le mythe au sortir de la guerre de Sécession, dans le contexte de l’abolition de l’esclavage qui va devenir un événement fondateur de ce que sont les États-Unis aujourd’hui. Vous savez, quand Trump a été réélu, certains commentateurs y ont vu un backlash consécutif à la lutte pour les droits des minorités : cette idée selon laquelle on paierait pour être allé trop loin dans le progressisme. C’est bien sûr totalement absurde mais l’histoire de ce pays se nourrit de cet imaginaire, de luttes pour les droits suivies de réactions violentes. O’Neill écrit en 1931 : c’est une quinzaine d’années après *Naissance d’une nation*, ce film dystopique et suprémaciste qui revient sur la guerre de Sécession en présentant les personnes esclavagisées comme une horde sauvage et le Ku Klux Klan comme une armée de libération chrétienne du pays. C’est ce film qui a permis la recomposition du Ku Klux Klan qui avait disparu. C’est ainsi que, dans la pièce d’O’Neill, je vois Lavinia (Électre) et Orin (Oreste) : ils sont à mes yeux la préfiguration du monde à venir.

Est-ce la première fois que vous mettez en scène un auteur du répertoire américain ?

Oui, c’est étrange, dans mon esprit, je le mets en regard avec *Mademoiselle Julie* de Strindberg, que j’ai monté et dont il se rapproche par la férocité du langage, par la violence sourde que recèlent les mots. O’Neill a reçu le prix Nobel de littérature. Il a inspiré Arthur Miller et Tennessee Williams. C’est une littérature que je connecte spontanément au cinéma classique américain, aux films avec Elizabeth Taylor et Richard Burton. J’aime beaucoup la faiblesse des personnages qu’incarnent Taylor et Burton : ils

sont faibles et sublimes.

Travailler ce répertoire américain et son rapport à la psychologie des personnages vous déplace-t-il dans votre manière d’aborder les pièces ?

O’Neill écrit sous le coup de la découverte de la psychanalyse, qui le fascine. Les didascalies occupent une place importante dans le texte. Elles indiquent non seulement les gestes mais aussi les intentions de jeu, les adresses et les regards, le souffle coupé. Cette façon d’écrire la psychologie des personnages me passionne. C’est très différent de tous les textes que j’ai travaillés jusqu’à présent. Je ne sais pas encore comment je vais en tirer parti. J’imagine trois parties d’une quarantaine de minutes chacune, relativement différentes et indépendantes. J’aime ce principe de display. Je ne cherche pas à forcer les liens. Il y a beaucoup de personnages et je dispose de six acteurs et actrices. Chaque interprète sera donc amené à jouer plusieurs rôles. Comme toujours, je travaille à l’aveugle, sans préméditation, je me lance à l’assaut de ce texte dans l’espoir qu’il nous livre quelque chose.

Comment ce nouveau spectacle s’inscrit-il dans le projet que vous menez depuis quatre ans au Festival – *Démonter les remparts pour finir le pont* ?

De fait, quand je travaille sur un spectacle, j’ai moins l’impression de monter des pièces que de les démonter, point par point, pour les interroger, pour me confronter au « mur » du texte : ce mur d’incompréhension qu’affirme un texte dans la matérialité de son encre noire sur la page blanche. Le pont, c’est le pont d’Avignon, c’est un pont inachevé, un pont vers l’absence, qui nous relie à ce qui n’existe pas encore. Il ne faut surtout pas achever le pont, car ce serait comme faire un tombeau. Ce serait l’inverse du deuil.

Entretien réalisé par Simon Hatab pour le Festival d’Avignon, en février 2026

À VENIR AU THÉÂTRE OLYMPIA

PROCHAINE CRÉATION DE GWENAËL MORIN

19 ▷ 27/11

Dès 12 ans

Badine (On ne badine pas avec l’amour)

Alfred de Musset / Gwenaël Morin

Au-delà de l’intrigue amoureuse, *On ne badine pas avec l’amour* est avant tout une tragédie de la parole. Pourquoi dire « Je t’aime » est-il si compliqué ? En mettant en scène les comédiens de la Jeune Troupe du TO dans cette merveille tragique et comique, Gwenaël Morin dissèque la complexité des relations humaines.

Lun. 2/11 • 19h30

À partir de 16 ans

Atelier libre

Une invitation à venir pratiquer le théâtre avec nous un lundi par mois de novembre à mai. Chaque atelier est animé par un.e artiste surprise et ouvert à toute personne de plus de 16 ans, principalement aux amateurs. On peut y venir une fois ou à chaque fois, c’est comme on veut. La seule condition est de venir, en tenue confortable, pour 19h30 et de rester jusqu’à la fin de la séance, à 22h30.

Gratuit. Jauge réduite, entrée libre dans la limite des places disponibles.

3 ▷ 5/11 • Salle Thélème

Dès 12 ans

Trop beau pour y voir

Béatrice Bienville artiste associée / Yassim Aït Abdelmalek

Trop beau pour y voir explore l’histoire du chlordécone, un pesticide dangereux utilisé aux Antilles françaises jusqu’en 1994. Grande fresque baroque et créole, cette pièce de théâtre documentaire et décalée mêle des personnages historiques et fictionnels, avec humour et gravité.

Co-accueil avec l’Université de Tours

11/11 • La Pléiade

Dès 7 ans

14/11 • Espace Jacques Villeret

Kimera

Adrien Fournier (Cie Discrète)

Kimera sonde la manière dont les enfants mobilisent leur imaginaire pour surmonter le deuil, en conjuguant l’humour du mime avec la force de la rêverie. Une odyssée poétique, un chemin vers la résilience.

Co-accueil avec La Pléiade et l’Espace Jacques Villeret